

LAURENT TSCHUMI

TRACER SA ROUTE  
AUX QUATRE VENTS

*Récits de voyages  
d'un amoureux du monde*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531881

Dépôt légal : juin 2026

*Chaque fois que je quittais une terre,  
mon cœur s'attachait déjà à une autre,  
tant le désir de voir le monde me poussait en avant.*  
(Ibn Battuta, explorateur berbère, 1304 - 1368)

## Voyager, quel sens pour moi ?

La pulsion de voyager, acte de liberté ou expression d'une pathologie ? Recherche d'un bonheur sous d'autres cieux ou fuite vers des miroirs aux alouettes ? Ou est-ce tout autre chose ? Car, au fond, pourquoi voyager ? Ou plutôt, pourquoi voyager si loin ? Pour trouver quoi ? Je n'ai pas de réponse toute faite. Ce que je sais, c'est que je me laisse porter par un élan, un courant intérieur qui dépasse toute rationalité. Au demeurant, ce n'est pas tant la destination qui m'attire, que le fait de partir. Bourlinguer, c'est me rapprocher de moi-même, m'explorer à travers le monde dans toutes ses déclinaisons, me confronter à l'inconnu, me perdre pour mieux me retrouver. Ce n'est pas un but ni une fuite. C'est un appel. Une invitation à aller à l'autre bout du monde pour voir si j'y suis, et, généralement, je ne me trompe pas. Un fragment de mon être m'attend là-bas, au loin, prêt à fusionner avec sa matrice originelle. Et je le remercie d'avoir attendu, m'offrant ainsi la précieuse opportunité de recomposer mon âme disséminée aux quatre coins du monde. Car oui, voyager, c'est donner corps à la quête d'une rencontre avec soi, avec les autres, avec la Vie. C'est répondre à cette impulsion première et irréprouvable de sentir, de vivre, de comprendre. C'est une tentative d'alliance avec le mystère de la Création.

La Terre, ce minuscule joyau scintillant dans le cosmos, en est l'expression tangible. Peut-être le plus abouti. J'y suis né, fils des océans et des montagnes, frère des arbres, des animaux, des humains. Nous vibrons ensemble, sur le même diapason. Cette connexion, souvent altérée par les aléas de la vie et les violences du monde, ressurgit dès que je cède à ma nature nomade. Quand je marche dans la jungle, que je gravis un sommet dans les Andes ou chemine dans le désert, j'entends le murmure de l'âme planétaire et son désir d'être contemplée. Comme un souffle discret, une invocation venue de ses entrailles : *Regarde-moi, parcours-moi, nourris-toi de ma beauté... cherche-moi au fond de ton cœur et offre-toi au monde !*

Cet appel d'air embrase mon feu explorateur, car la planète est une œuvre inouïe et unique dans l'univers. Une alchimie de forces, de hasards, de collisions, de danses célestes. Résultat improbable d'un chaos fécond, de distorsions parfois explosives. Ce constat attise ma curiosité et m'incite à hisser les voiles, où chaque voyage se fait soleil engrangé et projette une lumière sur moi-même et

sur la vie. C'est l'éternité goûtée dans l'éphémère d'une échappée, une pérennité alimentée par des rencontres inattendues qui bouleversent mes évidences, déconstruisent et remodelent ma carte du monde. C'est la joie d'apprendre, d'échanger, de vivre autrement en m'immergeant dans des quotidiens radicalement différents. De nouer de nouvelles amitiés aux quatre coins du monde, obéissant ainsi à mon désir de créer de véritables ancrages affectifs.

C'est la magie d'un échange, d'un partage créateur, je reçois et je donne, dans un cercle vertueux qui me transforme, m'enrichit et me rend humble. Somme toute un périple formateur, comme un chemin de compagnonnage, qui m'aide à habiter le monde autrement. Cette soif de découverte remonte à l'enfance. À huit ans déjà, je savais dessiner la carte du monde par cœur – pays, frontières, capitales. Je passais des heures, plongé dans des atlas, à rêver d'horizons lointains. Je n'en suis d'ailleurs toujours pas guéri. Adolescent, je dévorais les livres illustrés montrant les peuples d'Afrique, de Papouasie, d'Asie, d'Amérique du Sud. Leur diversité me fascinait. Je me sentais des leurs, je voulais les rencontrer comme si je portais en moi un sentiment d'unité avec le monde. Sonder l'humain dans sa diversité me passionnait déjà : comment s'adapte-t-il à son contexte ? Comment rit-il ? Pleure-t-il ? Crée-t-il ? Quelle perception a-t-il de l'existence ? Que peut-il m'apprendre ? Que puis-je lui apporter ? Qu'est-ce qui nous unit en tant qu'êtres humains ? Qu'avons-nous en commun ?

Étudier la géographie ne fut donc pas un hasard. Ni le bilinguisme français-espagnol offert par mes parents au berceau. Au grand dam des médecins et psychologues de l'époque qui affirmaient que le plurilinguisme précoce engendrait des troubles de schizophrénie. Et cerise sur le gâteau, j'ai grandi dans un environnement germanophone, auquel se rajoute l'anglais appris à l'école. Autant de passerelles jetées entre moi et l'autre.

Puis vint le temps des départs plus risqués, entre défis et aventures. L'égo y trouvait sans doute son compte, cherchant à se distinguer, à s'éprouver. Et, soyons honnêtes, se nourrissait peut-être d'une forme de voyeurisme qui pourrait s'avérer malsain s'il n'était pas conscient, transformé en ressenti et en prise de conscience. Face à la misère, à l'insoutenable ou à la violence, je ne reste jamais intact. Souvent affleurent la peur, l'empathie, la révolte, l'impuissance, voire la honte de la futile teneur de mes propres désagréments face aux vicissitudes endurées par certaines personnes ou par l'environnement. Alors je me questionne : *Et moi, dans tout ça, qui suis-je vraiment ? Qu'est-ce que ça remue en moi, qu'est-ce que ça met en mouvement ? Quelle part de responsabilité*

*m'appartient ? Et surtout, qu'est-ce que je peux faire – ici, ou ailleurs, concrètement ? Et si cette noirceur que je vois dans le monde existait aussi en moi ? Alors peut-être que le point de départ, c'est justement là. Dès lors, les actes pourraient s'inscrire dans une intention limpide et une compassion fertile.*

Avec les années, surtout après la crise sanitaire, un autre besoin – celui de la rupture – s'est imposé. Rupture avec le vacarme du monde moderne, ses chimères, ses faux-semblants. Partout dans le monde, la censure et la désinformation des médias s'amplifient. Et l'Europe m'inquiète : ses vieux fantômes discordants ressurgissent, l'État de droit s'érode, les extrêmes montent, le populisme gagne du terrain. Me couper temporairement de ce fatras me fait beaucoup de bien, même si l'herbe n'est pas forcément plus verte ailleurs. En revanche, elle y revêt d'autres teintes et m'accorde, sur place, un temps suspendu qui ravive en moi des élans renouvelés, surtout lorsque, de mon côté, je réussis à rompre avec mon propre vacarme enfoui en moi, ainsi qu'avec ce juge intérieur qui m'impose des normes et censure tout ce qui va à l'encontre de mes valeurs.

Mes détracteurs objecteront qu'il n'est point nécessaire d'aller si loin – et ils ont raison. Du moins partiellement. Il n'est pas indispensable de traverser les océans pour rencontrer l'émerveillement. Il se trouve souvent à deux pas de chez soi. J'aime d'ailleurs sillonner la France, l'Espagne et tout spécialement le Vaucluse où j'habite actuellement. Par ailleurs, je connais la Suisse quasi comme ma poche. Mais la découverte de nouveaux univers, autrement que par l'entremise de l'audiovisuel, ou la confrontation avec d'autres populations qui vivent dans un contexte étranger au nôtre, toutes ces expériences ont la faculté d'élargir l'esprit et d'ébranler les idées reçues comme nul autre type de périple.

Et qu'en est-il de l'enjeu écologique, ce trublion auquel on ne peut plus échapper ? Énumérer mes engagements – je n'ai que très rarement utilisé la voiture pour aller travailler (un éloge bien mérité au réseau ferroviaire suisse !), j'utilise des toilettes sèches (l'eau se raréfie en Provence), j'évite de consommer de la viande rouge, avec ma compagne nous reboisons notre terrain devenu un écosystème foisonnant où les écureuils bondissent librement d'arbre en arbre... – ne serait que vaines justifications. J'assume le paradoxe : je continue de voyager, toutefois en m'efforçant de le faire avec respect et intelligence.

Pour autant, voyager en alignant les kilomètres n'est pas une nécessité ! La conscience de notre finitude nous convie à d'autres types de voyages. Je crois – et j'en fais l'expérience – aux voyages

immobiles de l'esprit, du corps et des émotions, au retour à soi. Méditer chez soi, explorer ses états intérieurs, voyager dans l'invisible, ce sont autant de départs, d'autres chemins, souvent parmi les plus marquants. D'une autre nature, mais c'est aussi un voyage si l'on prend le mot à sa racine étymologique – via signifiant la voie en latin. Certains la tracent surtout dans la poussière d'un sentier, d'autres plutôt dans le silence d'une chambre. Les deux sont fécondes et se complètent.

En conclusion, ce livre est né du désir de témoigner et transmettre ce que j'ai pu vivre et découvrir lors de mes différents types de voyages. Mêlant l'incroyable, l'informatif, le rêve, l'ordinaire et l'intime, ces récits de voyages sont un présent à mes proches et à tous les curieux du Monde, une manière de me dévoiler, de sensibiliser sur ce qui me touche et me fait grandir, de laisser une trace fertile aux quatre vents.

# Voyages à l'adolescence

## Menotté (1970)

Nous sommes dans les années 70, j'ai à peine 14 ans. Je pars seul, en train, depuis la Suisse jusqu'à Madrid. À cette époque, pareil trajet expose tout voyageur à une ribambelle d'imprévus, au rythme d'annulations et de pannes de trains.

Les gares défilent : Lyon-Brotteaux, Valence, Montpellier... Enfin surgit la Méditerranée ! Elle déchire l'horizon et déclenche une nostalgie du lointain. La Grande Bleue, comme s'extasiait mon père quand il l'apercevait. Entre mer et étangs, le train fend les garrigues, imperturbable. Je baisse la vitre (en ce temps-là, on peut ouvrir les fenêtres des trains ! Béni soit-il !), les parfums méditerranéens s'infiltrent dans mon compartiment. Je les hume, j'exulte dans le vent, j'ai les cheveux en bataille, chahutés par les turbulences de l'air. J'adore ça !

À Portbou, changement de train, écartement des rails du chemin de fer ibérique oblige. La gare est sinistre, il fait chaud, la correspondance tarde à démarrer.

Arrivé le soir à Barcelone, avec du retard, j'apprends que le dernier train pour Madrid vient tout juste de quitter la gare. Il me faut donc passer la nuit dans l'enceinte de la gare, couché sur un banc. J'ai faim, je m'achète un *bocadillo* (sandwich). La nuit est pénible, les lattes de la banquette s'incrument dans mon dos et j'ai froid. Par conséquent, je n'arrive pas à dormir d'un seul trait. De surcroît, je suis inquiet à l'idée de me faire dérober mon sac à dos et ma guitare. Finalement, vers quatre heures du matin, je sombre dans un sommeil lourd.

Quelle n'est pas ma stupeur de me réveiller, à l'aube, menotté à mes bagages ! Saisi de panique, j'essaie d'arracher la chaîne. En vain, tous mes efforts pour y parvenir s'avèrent inutiles. Que faire ? Personne alentour, si ce n'est quelques rares voyageurs éparpillés et hagards. Quand l'un d'eux passe devant moi, je fais comme si de rien n'était et je cache les menottes avec ma main libre. Je ne veux en aucun cas avoir l'air d'un délinquant en cavale.

Au moment où je vais me lever pour chercher le chef de gare, je vois un policier se diriger vers moi. D'un pas lent, clope au bec, il avance en regardant dans ma direction. Je me rassieds. Pas de doute, il m'a vu, c'est moi qu'il cherche ! Je suis affolé, je ne bouge

plus. Arrivé devant moi, il fouille dans sa poche et en sort un troussseau de clés.

— *Hola chaval*, dit-il avec un grand sourire, c'est imprudent de dormir dans une gare avec les bagages, les voleurs rôdent partout. Comme je ne voulais pas te réveiller, je t'ai menotté à tes affaires... une si belle guitare !

L'homme m'enlève les menottes, m'offre un café et des churros, puis me souhaite bon voyage.

Bienvenido a España !

## Train en fête (1970)

Suite du voyage en terre ibérique d'un autre temps qui ploie encore sous le poids d'une dictature obsolète et implacable. En Europe, on raille cette Espagne franquiste et rétrograde ; ne dit-on pas que l'Afrique commence derrière les Pyrénées ? Avis que ne partagent pas les membres de ma famille côté espagnol. Ceux-ci mesurent les bienfaits du système franquiste à l'aune de leur ascension sociale. Ce vieux reliquat des années 30, massivement appuyé par l'Allemagne nazie et l'Église ultra-conservatrice du pays, s'est hissé sur les décombres d'une république qu'il a détruite par les armes. Ma famille maternelle a vécu les affres de cette guerre civile (1936 – 1939), elle a choisi son camp, je n'ai pas de jugement à porter à son égard. Nul ne sait comment il réagirait dans un tel cataclysme. À commencer par moi. Mais, déjà enfant, je me sentais en porte-à-faux avec les poncifs nationalistes et conformistes de mes oncles et tantes, du style : *La démocratie ne peut pas marcher en Espagne...*

Seule chose qui adoucit quelque peu mon aversion à l'égard de Franco : concernant les Juifs, malgré son indifférence à leur sort, il a passé outre les exigences d'Hitler. Ainsi, par milliers, des Juifs ont trouvé refuge dans un pays pourtant allié du Führer, en particulier après 1942, quand la victoire des Alliés semblait probable. On ne pourrait y voir qu'opportunisme, mais rien n'est si simple et, dans le cas présent, l'important est les vies sauvées. À noter que c'est avant tout l'engagement des ambassadeurs espagnols en Europe qui a été déterminant dans ce sauvetage.

La fin de la dictature surviendra en 1975. Elle déclenchera une euphorie collective portée par la movida, un mouvement culturel créatif, festif et jubilatoire. Le réalisateur Pedro Almodóvar en sera la figure emblématique. Du coup, l'Espagne basculera de l'hermétisme vers l'ouverture, bientôt enviée par ces mêmes Européens qui s'étaient habitués à la regarder de haut. Très vite, le pays rattrapera son retard, deviendra « tendance », la grosse épine dans le pied restant le passé franquiste qui pâtit d'un déficit de travail de mémoire, et les nationalismes centrifuges des Catalans, Basques et Galiciens. Franco, pourtant d'origine galicienne, avait tenté d'éradiquer leurs langues. En vain ! Il n'a fait qu'exacerber leur désir d'indépendance. Mais dès sa disparition, ceux-ci bénéficieront d'une large autonomie. Au rythme de remous récurrents, la cohésion

ibérique se maintiendra cahin-caha, ne sera toutefois jamais à l'abri d'un regain de tensions.

Mais revenons au début des années 70 ! Après l'événement du menottage, je fais la queue deux heures durant afin d'obtenir un billet pour Madrid. Il faut dire qu'à cette période, les fonctionnaires espagnols et surtout ceux de la RENFE sont assez désinvoltes. Ils prennent leur temps, ferment le guichet quand bon leur semble, discutent entre eux, partent à tout moment boire un café. Je fulmine, la fatigue me tenaille. Enfin, je me trouve devant le guichet après avoir dû céder mon rang à maintes reprises à des femmes enceintes. Malheureusement, le train que l'on m'attribue ne part qu'en fin d'après-midi. En attendant, je zone dans le périmètre de la gare. Le temps est long, la lassitude pompe mon énergie.

Enfin, je suis dans le train tant attendu ! Il a juste l'outrecuidance de différer son départ d'une demi-heure. Il est bondé, la chaleur est suffocante. Qui plus est, il s'arrête dans de nombreuses gares. Dans chacune d'elles, de nombreux *botijos*, alignés au pied d'un robinet, nous attendent. Selon une vieille coutume espagnole, qui malheureusement se perdra, les gens qui attendent sur les quais de gare remplissent ces gargoulettes et les tendent aux passagers assoiffés qui, depuis les fenêtres du train, tendent les bras pour les saisir. Chacun à son tour se désaltère en levant la cruche au-dessus de son visage et en dirigeant le filet d'eau droit vers sa bouche. Ragailardis, nous restituons les *botijos* à nos bienfaiteurs.

Saragosse est derrière nous, il fait nuit. Soudain, en plein milieu de la steppe castillane, le train s'immobilise. Inquiets, nous nous penchons hors des fenêtres ; non, nous ne sommes pas dans une gare. Au loin, on entend des coups de marteau. Nos craintes se confirment, la locomotive est en panne. Les minutes passent, puis les heures... Les fenêtres grandes ouvertes laissent entrer le chant des grillons et des cigales. Imperturbables, les Espagnols ouvrent leurs valises et leurs sacs, déballetent leurs chorizos, *bocadillos* (sandwich) et tortillas aux patates, dans une ambiance conviviale. Les compartiments deviennent de véritables étalages de nourriture, tout le monde partage ses victuailles avec tout le monde, et le vin coule à flots, ce qui ne gêne rien à la bonne humeur générale.

Soudain, un Andalou traverse le couloir, s'arrête devant mon compartiment. Il a repéré ma guitare.

— *Hombre, una guitarra ! Fais-moi voir ta guitare...*

Je lui tends mon instrument acheté autrefois chez un luthier à Madrid. Il le prend avec la tendresse d'un homme qui retrouve une amante, la cale contre lui, l'effleure, la griffe, la frappe – elle s'anime. En quelques secondes, le wagon tout entier bascule dans

un autre monde. Ses doigts courent sur les cordes avec une virtuosité hypnotique, la Soleá ouvre le bal, profonde et recueillie, puis vient la Rumba, vive, charnelle, aussitôt suivie d'une Alegría, puis d'un Tanguillo malicieux. Les rasgueados fusent, la caisse de résonance vibre, les rythmes andalous jaillissent comme un torrent.

Et soudain : *Olé !*

Un cri du fond du wagon. Puis un autre. Puis dix. Puis toute une chorale spontanée de « *Ay, ay, ay* » et de palmas (claquement des mains) qui battent l'air, tantôt sèches, tantôt sourdes, parfois en contretemps.

Avec brio, le guitariste nous entraîne dans la magie des rythmes andalous. Son vaste répertoire nous met en mouvement, les gens se mettent à danser et à chanter, les airs déchirants du cante jondo (chant profond) font vibrer nos cœurs.

*Ay, ay... como la estrella de la mañana limpiaba el cariño mio...*

Un vieux se lève, tape des talons. Une femme en robe ample commence à tourner sur elle-même, bras levés, doigts souples, mains en corolle : *floreo*, pur et gracieux, entre Orient et Andalousie. On croirait voir surgir les figures stylistiques du *kathak* indien, une trace balinaise, un écho oublié de la Route des Épices.

Le wagon est devenu tablao ambulante, la fièvre monte. Comme une traînée de poudre, elle se répand dans tout le train. Des passagers d'autres wagons affluent. Le contrôleur accourt, interloqué, puis emporté. Il jette sa veste, entre dans la danse. Ses claquettes résonnent : *clac clac clac*, un *zapateado* digne d'un tablao sévillan. Tout le monde applaudit. Les chants se succèdent, le guitariste se déplace dans le reste du train, suivi d'une horde de joyeux fêtards. C'est l'Espagne que j'aime, qui me prend de l'intérieur. Je chante à gorge déployée, moi qui d'habitude rougis de ma propre voix.

Sans que nous le remarquions, le train redémarre, roule avec nonchalance sous le ciel étoilé, dans le paysage aride de la Meseta. Telle une caravane en délire, serpentant entre collines et vallons, répandant son âme festive. On ne sait plus si on est en route vers Madrid ou en route vers Bombay.

La fête continue jusqu'à l'arrivée en gare d'Atocha, à Madrid, à deux heures du matin. À travers les fenêtres ouvertes, on entend les cris de joie, les adieux, les rires. Et dans les couloirs de la gare, les chants reprennent une dernière fois avant de s'éparpiller dans les rues. Ils s'estompent au fur et à mesure de leur éloignement. Dans mon cœur résonnent encore les échos du flamenco. Moi, je garde cette nuit dans la poitrine. Comme une braise. Ma guitare est lézardée, entaillée jusqu'à l'os par les ongles du guitariste. D'abord contrarié, je finis par y voir l'empreinte d'un concert exceptionnel,

au cours duquel elle a tout donné. D'ailleurs, depuis, elle sonne mieux que jamais.

Cette nuit reste inoubliable... plus que cela : féérique ! Elle survivra en moi. Une nostalgie de fête spontanée comme celle-ci, surgie de nulle part, à l'improviste entre inconnus, dans une situation improbable, voire difficile, où justement les vestes tombent comme celle du contrôleur du train, pour danser la vie. Un véritable sens de la fête naîtra en moi et je le ferai fleurir quelques années plus tard en organisant de mémorables fiestas. Magnifique coup d'envoi !

### Petit aparté

Le flamenco, inscrit au patrimoine immatériel mondial, est exceptionnel de par sa richesse et son expressivité. Il s'enracine dans un enchevêtrement d'origines lointaines : arabo-musulmane, juive (séfarade) et andalouse chrétienne. Mais aussi gitane. Ce peuple l'a synthétisé, l'a enrichi d'apports venant de sa terre ancestrale : l'Inde. Souvent sous-estimée, l'influence africaine, par le biais d'esclaves présents en Andalousie dès le XV<sup>e</sup> siècle, a, elle aussi, été importante. Puis vint le tour de l'Amérique latine, qui insuffla ses propres vibrations au flamenco.

La vitalité, je dirais même l'universalité du flamenco – il s'est répandu à travers le monde – lui permet d'évoluer et de se marier avec grand nombre de genres musicaux, dont le jazz, le rock, la salsa, la musique africaine et orientale. Sans galvauder son essence.